

grand'honte de prendre mon plaisir, à Quiberon, sous le toit de *Ker Toscan*, au cœur des « pierres chaudes », en 1934, si j'avais pensé que cette année-là, à une heure de mer, des sévices graves, une enquête l'a démontré, étaient exercés sur la personne des enfants, à Belle-Ile, à ce point qu'une évasion collective se déclencha. Au demeurant le collaborateur de *l'Ordre* réclame qu'on sépare les criminels-nés des pervers indécis.

Les gardiens, précise-t-il, sont les premiers à demander la séparation de l'ivraie et des grains non encore pourris (1).

Et la création d'une Maison d'accueil, centre d'*observation* et de *triage*, est en passe d'être votée.

C'est la sagesse même. Mais quelle conception de redressement, effarante, diabolique, criminelle enfin, a fait que le mauvais et le pire soient depuis si longtemps voués à l'existence en commun ?

Rappelez-vous, sur un autre plan, mais identique quant à l'esprit, le supplice de *Hadafi*, dans un conte de Gustave Kahn :

On le ferra. La coutume était de passer les chaînes d'un même boulet aux chevilles de deux forçats. Ils étaient désormais affreusement mariés...

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : Reprise des *Maitres Chanteurs*; Opéra-Comique : Reprise de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, livret de Georges Docquois, d'après le roman d'Anatole France, musique de Charles Levadé.

Les transformations de la scène de l'Opéra obligent à remanier certains décors pour permettre de les adapter aux conditions nouvelles; ainsi dès le soir de la réouverture, le premier acte de *Lohengrin* s'est déroulé devant un paysage infiniment plus large, plus profond, plus aéré et plus lumineux que le tableau qu'on nous montrait naguère. Et cependant ce n'était point un décor neuf, mais seulement une ingénieuse disposi-

(1) Des grains pourris, ce sont bien les assassins du petit martyr de Lyon, Paul Gignoux, lapidé par d'exécrables mômes (7 à 11 ans) jusqu'à ce que mort s'ensuive. Pour ceux-là une seule méthode, on n'ose dire laquelle : faudra-t-il qu'on fabrique une guillotine à leur taille? — G. P.

tion d'éléments de l'ancien décor, débarrassé des « bandes d'air » et des feuillages traversant la scène de manière si paradoxale et si conventionnelle et que le nouveau panorama rend inutiles. Ainsi avons-nous vu au dernier tableau des **Maitres Chanteurs** les rives de la Pegnitz tout illuminées d'un soleil d'équinoxe, chaud et doré comme un vrai jour de la Saint-Jean d'été. Les autres tableaux, qui sont des scènes d'intérieur (car le deuxième, avec l'enchevêtrement des ruelles du vieux Nuremberg, n'a rien d'un large paysage), n'utilisent pas les inventions nouvelles; et sans doute est-ce la raison qui a fait choisir les *Maitres*, avec *Boris Godounow*, avant toute autre reprise des grands ouvrages du répertoire. Heureux choix en vérité : il n'y a pas, dans toute l'œuvre de Wagner et même dans tout le théâtre lyrique, de chef-d'œuvre plus radieux. On peut se lasser du sublime de *Par-sifal*, de la passion débordante de *Tristan*; on n'imagine pas que l'on puisse rester insensible à la poésie si variée des *Maitres Chanteurs*. C'est bien là le chef-d'œuvre : pour écrire les rôles de Hans Sachs et d'Eva, il a fallu certes plus d'art, acquis par la douleur, que pour écrire ceux de Tristan et d'Iseult. Et le troisième acte à lui seul, avec la rêverie de Sachs, avec l'entrée d'Eva, avec le quintette et le finale, est une complète merveille dont la prodigieuse réussite étonnera toujours les musiciens.

Mais en revanche, je ne crois pas qu'il existe un ouvrage plus difficile à mettre en scène : on dirait que la moindre erreur, que le moindre défaut, se grossit à cause de la perfection même de l'œuvre. Et cette fois encore, comme ce fut le cas pour *Boris Godounow*, on eût sans doute mieux fait d'attendre et de consacrer à ce spectacle quelques répétitions supplémentaires. M. Paul Paray conduisait l'orchestre. S'il n'y avait mis tant d'habileté et de soin, l'insuffisance de répétitions eût été plus dangereuse encore, les voix eussent été constamment couvertes par les instruments (ce qui fut à de certains moments). La représentation, qui réunissait d'excellents interprètes et qui aurait pu, qui aurait dû être excellente, ne nous a donné qu'un ensemble discutable, faute de cette mise au point sans laquelle les meilleurs éléments assemblés ne se fondent pas en un tout harmonieux. La réus-

sité de la scène de la bastonnade, au deuxième acte, d'une exécution pourtant si malaisée, montre ce que l'on aurait pu faire : sans doute est-ce parce qu'elle est si difficile qu'on l'a répétée davantage. Eléments excellents, disais-je tout à l'heure, et je songeais surtout à Mme Marisa Ferrer, à M. Beckmans, à M. Rambaud. Mme Marisa Ferrer est la grâce et la jeunesse mêmes dans le rôle d'Eva. Elle possède toutes les qualités physiques et vocales, toute la distinction et tout le charme primesautier de la plus attachante des héroïnes wagnériennes, personnage qui n'est plus une abstraction, mais un être humain complet, une jeune fille qui sent grandir en elle le premier trouble de l'amour, une jeune fille qui va s'épanouir bientôt, mais que sa pudeur naturelle, plus encore que les convenances, pare d'une grâce délicate. Rôle infiniment difficile, à cause de ces nuances subtiles, qu'il faut se garder de marquer, mais qui doivent ressortir comme d'elles-mêmes, sans que l'interprète semble jamais avoir pris soin de les indiquer, car ce soin même serait déjà une exagération. Mme Marisa Ferrer est Eva comme elle fut Cassandre, Isabelle et Rolande. Chacun des rôles qu'elle crée ou reprend met en lumière ses rares qualités. M. José Beckmans a composé un Beckmesser remarquable. Ce rôle aussi est un des plus difficiles qui soient. Certains ne voient que la caricaturale figure du greffier et négligent de chanter pour bouffonner plus à l'aise. D'autres chantent, mais jouent médiocrement. M. Beckmans ne cesse point de jouer quand il chante ni de chanter quand la musique doit s'accompagner de chant. Son Beckmesser est complet, tel que l'a voulu Wagner. Il tire du rôle même toutes les indications qu'il faut donner. Il n'ajoute rien qui ne soit une interprétation exacte des paroles ou de la musique, et son articulation est merveilleuse. M. Rambaud est un David espègle, agile, et qui chante aussi à ravir. Il avait déjà tenu le rôle avec un succès très vif que cette reprise a confirmé. Mme Montfort prête à Magdalena sa belle voix. M. Huberty donne à Pogner autant d'autorité que de rondeur. M. Clavierie est un Kothner parfait. M. Georges Thill, souffrant, n'était point en possession de tous ses moyens, mais a eu néanmoins, dans le rôle de Walther de Stolzing, de magnifiques moments. M. Froumenty

abordait pour la première fois le rôle de Hans Sachs. Il possède les dons les meilleurs et de surcroît les qualités dues à l'application intelligente. Il a une belle voix; il sait chanter et il joue avec toute la noblesse qui convient, toute la tendresse mesurée qu'il y faut, le personnage du cordonnier-poète. Mais l'orchestre l'a trop souvent couvert, et je crois que ce n'est point parce que sa voix manque de volume : il aurait fallu que le dosage, si l'on peut dire, des sonorités fût contrôlé plus soigneusement, ce qui eût été facile sans doute si l'on avait répété davantage. De même les chœurs, excellents dans la première scène, à l'église, très bons au deuxième acte (dans la très difficile bastonnade), ont dangereusement flotté au troisième acte pendant la fête patronale de Nuremberg... Conclusion : pourquoi tant de hâte, pourquoi, comme s'il eût fallu de toute nécessité « passer » à une date déterminée, donner un ouvrage qui, huit ou dix jours plus tard, eût été parfaitement au point? Semblable faute a été commise pour la reprise de *Boris Godounow*. Je suis revenu pour entendre la troisième, et tout était au point. Au théâtre, on peut, comme dit l'autre, commencer par la troisième qui est la bonne : il suffit de répéter généralement deux fois.

§

L'Opéra-Comique a repris **La Rôtisserie de la Reine Pédauque**, que le regretté Georges Docquois tira du roman d'Anatole France à l'intention du bon musicien qu'est M. Charles Levadé. L'œuvre est aisée, plaisante, pleine de mouvement, et la reprise de 1937 a confirmé le succès de 1920. Rares sont les œuvres qui supportent pareille épreuve, reconnaissons-le. Il est fâcheux qu'on ait coupé un tableau : la pièce y perd certainement beaucoup.

L'excellent chef d'orchestre Eugène Bigot a conduit vaillamment la partition. Au premier rang de la troupe se détachent Mmes Madeleine Sibille, Faroche et Cernay, MM. Musy, Balbon et Arnoult. Il faut citer encore MM. Guénot, Hérent, Pujol, Morturier.

RENÉ DUMESNIL.